

comme en ce moment lady Catherine nous arriva d'Angleterre, mourante, ramenée par Susanna, et folle de votre danger, comme on sut alors votre fermeté, votre héroïsme, mais aussi votre sortie de l'asile, il n'y avait plus de temps à perdre, et je partis pour Londres, caché dans le navire d'un ambassadeur officiel envoyé à Henri VII par Son Altesse votre tante.

—Enfin ! s'écria Richard, tremblant de joie, Catherine sait que je ne suis pas Perkin Warbeck !

—Oh ! si elle le sait... dit Fryon ; oh ! milord, quelle scène déchirante ! Que n'avez-vous pu voir la fière duchesse aux pieds de cet ange, implorant son pardon, sanglotant, et plus vieilli par ces quinze jours d'angoisses que des soixante années de sa vie si éprouvée ; et lady Catherine remerciait Dieu de vous avoir fait digne d'elle, et, l'instant d'après, suffoquait de désespoir, en s'écriant que vous étiez perdu ; et ces deux femmes lésolées s'embrassaient et se reposaient, et s'embrassaient encore avec des regards dont un seul vous eût payé, milord, de toutes les souffrances de votre martyre !

—C'est fini, murmura Richard, s'agenouillant et joignant ses mains avec une joie convulsive, c'est fini ; je n'ai jamais souffert !

—Oh ! non, ce n'est pas fini, dit Fryon en lui baisant les mains ; et l'ambassadeur que nous oublions ! voilà son rôle qui commence.

—Que veux-tu dire ?

L'ambassadeur est chargé d'expliquer au roi d'Angleterre que Son Altesse madame la duchesse de Bourgogne attend de lui une grâce. Maintenant que la question politique est décidée, et qu'il ne s'agit plus de disputer la couronne à Lancastre, — de grâce, milord, un peu de patience, maintenant, dis je, que le roi d'Angleterre a gain de cause contre Perkin Warbeck, il est d'un intérêt très-médiocre pour Lancastre de garder ce Warbeck sous ses verrous. Nous lui faisons savoir que, pour nous, au contraire, l'homme, quel qu'il soit, qui a eu l'honneur de s'allier avec lady Catherine est une existence sacrée ; nous l'enverrons, cet homme, dans un exil éternel ; nous nous chargeons de l'éteindre tranquillement et sans scandale en quelque coin du monde. En un mot, nous le redemandons à notre allié.

—Mais... interrompit Richard.

—Mais, milord, il n'y a point de *mais* possible à répondre. Je suis venu ici risquer ma tête pour vous demander, non votre signature au bas d'un désaveu, non une déclaration secrète ou publique, mais votre silence, votre seul et imperturbable silence, l'immobilité d'un muet, d'un mort, d'un fou, si vous voulez. Voyez votre cousin Warwick, duc de Clarence, compétiteur comme vous d'Henri VII, prisonnier comme vous et oublié dans la Tour depuis Lambert Simnel. Il est fou, il se tait, il vit.

—Warwick ! murmura le prince.

—Est ici, à six pieds de vous, peut-être, derrière ce mur auquel vous vous adossez. Imité-le ! taisez-vous et vivez ! Oh ! monseigneur, vivez, si vous ne voulez pas tuer lady Catherine ; vivez, si vous ne voulez pas offenser Dieu qui prépare enfin votre éclatante revanche dans cette lugubre partie que j'ai crue bien perdue. Vivez ! car on peut régner encore tant qu'on est vivant ; une fois mort, un York est trop peu de chose !

—C'est vrai, Fryon, c'est vrai : vivre pour régner.

—Et pour être heureux, en attendant, c'est encore le plus sûr. Eh bien ! cher seigneur, j'ai donc rempli mon message. Vous voilà préparé ; attendez-vous à être tiré d'ici, conduit secrètement à la mer, embarqué. C'eût été très-effrayant pour un pauvre prisonnier, sans le petit avertissement que j'ai le bonheur de vous transmettre.

—Ami Fryon, dit Richard, nous n'avons oublié qu'une éventualité dans ce beau rêve : et si le roi Henri VII refusait de me rendre à votre ambassadeur ?

Fryon se rapprocha du prince, et, à voix basse :

—Milord, dit-il, c'est cette éventualité que nous avons pré-

vue la première ; si bien prévue, qu'elle n'est pour nous qu'une feinte destinée à cacher notre véritable jeu.

Richard écoutait avidement.

—Il est probable, continua Fryon, que le roi refusera. Mais l'ambassadeur a ordre de traîner la négociation de façon à endormir les soupçons de Lancastre ; et, pendant qu'il dormira, nous agirons.

—Comment ?

—Voici le plan. Nous vous enlevons de la Tour ; d'ici à quatre jours, le coup sera terminé.

Richard tressaillit, et se rapprocha comme avait fait Fryon.

—Nous avons, continua le Français, retenu près du Marché Neuf une maison dont les derrières donnent sur la Tamise. Là vous attendront vos amis avec une barque bien armée.

—Mais, pour arriver à cette bienheureuse maison, il faudrait d'abord partir d'ici ?

—N'y suis-je pas entré ? répliqua Fryon. C'est décidé, vous dis-je ; de votre prison au seuil de la Tour, nous avons quatre portes à ouvrir : celle de la grande entrée, celle de la cour, celle de l'escalier intérieur et celle de votre chambre même. Les gardiens des deux premières sont à moi ; tout est convenu avec eux ; madame la duchesse a bien fait les choses, je vous jure, et ces deux honnêtes gens vivront très-tranquillement le reste de leurs jours.

—Voilà deux portes, Fryon ; mais les deux autres ?

—Ah !.. ici le plan éprouve une légère hésitation : le gardien des deux autres portes, c'est votre geôlier, un vieux drôle sournois et retors qui n'a voulu s'engager à rien, qu'à me laisser entrer une fois près de vous, et en plein midi encore ! Il est possible qu'il fasse des difficultés pour vous ouvrir ses portes, il se peut même qu'il refuse net.

—En ce cas, tout manque, et je suis perdu.

—Pas encore, pas encore, milord ! S'il refuse, vous emploierez deux moyens efficaces : la persuasion et la force ; je vous les apporte.

—Une bourse, un poignard !

—Précisément. Si vous m'en croyez, n'offrez pas longtemps la bourse, et présentez l'autre tout de suite.

—Il criera.

—S'il crie, c'est que vous le voudrez bien. L'homme mort, vous prenez ses clefs, vous arrivez à l'escalier où notre premier gardien vous attendra pour vous conduire au deuxième, lequel vous amènera à moi dont le poste est désigné à l'angle extérieur du mur d'enceinte de la Tour.

—Tuer un homme, Fryon ! murmura le prince, souiller mes mains d'un sang innocent !

—Pas si innocent que vous le supposez, milord. Je vous eusse épargné cette besogne, et de grand cœur ; mais vous comprenez bien que je ne me risquerai plus à entrer ici : deux fois de suite dans la souricière !... Fryon ! ce serait impardonnable, et le roi Henri VII rirait trop de son ancien secrétaire. Songez que je me trouve déjà un héros d'y avoir pénétré une fois.

—Oh ! Fryon !.. acheter ainsi la liberté !

—Milord, vous êtes plus délicat que le geôlier en question. Il ferait moins de façons si son gracieux souverain lui commandait de vous étrangler ici. D'ailleurs, voulez-vous ou ne voulez-vous pas revoir lady Catherine ? lady Catherine qui, plus brave que vous, a voulu partager les périls de l'expédition, vivre ou mourir avec Votre Altesse, et qui, de cet effort, vous attendra mardi prochain dans la maison du bord de la Tamise !

—Catherine ! s'écria Richard électrisé ; oh ! j'irai !

—Voilà parler ! Votre geôlier ne vient-il pas chaque matin vous visiter entre six et sept heures ?

—Oui.

—En cette saison, les nuits sont longues ; à sept heures, nuit épaisse et brouillard. Nous avons tout calculé. Mardi, donc, à sept heures, la bourse ou le poignard. S'il est vaincu par le premier moyen, amenez toujours l'homme à la pointe du second. Il a tout bénéficié, d'ailleurs, à ne pas rester ici, vous ayant laissé fuir. Il nous suivra comme ses deux